

ROGER GRENIER



REGARDEZ
LA NEIGE QUI TOMBE
Impressions de Tchékhov

L'UN
ET
L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1992.*

Extrait de la publication

Pour qui est-ce que j'écris ?

ANTON TCHÉKHOV

Tu devrais lire Tchékhov

Un jour lointain, quelqu'un me dit :

« Tu devrais lire Tchékhov. Il me semble que c'est une littérature pour toi. »

C'est vrai que je l'ignorais. A l'époque, l'auteur de *L'Oncle Vania* n'était pas aussi universellement connu et reconnu qu'aujourd'hui.

Tandis que je perdais de vue — c'est la vie — celui qui m'avait donné ce conseil, j'éprouvais de plus en plus d'amitié pour Anton Pavlovitch, lequel, avec sa froideur légendaire, ne doit en avoir cure, là où il se trouve. Maintenant j'ai l'impression que j'ai appris à lire dans son œuvre et qu'à travers l'individu nommé Tchékhov qui vécut si loin d'ici, il y a un siècle, je reconnais et j'aime tout ce que l'on peut savoir d'un homme, les qualités et aussi les défauts. Comme le dit Alexandre Zinoviev, à propos de Tchékhov précisément, chacun cherche dans autrui un reflet de sa propre perversité. Encore plus quand il s'agit d'un écrivain. Car je crois savoir comment fonctionne cette variété assez particulière du genre humain, et

comment, une œuvre après l'autre, celui qui écrit envoie à dieu sait qui un message crypté, en craignant et souhaitant tout à la fois qu'un inconnu soit capable de le percer à jour.

Un mot gentil

Le docteur Astrov, qui est l'alter ego de Tchekhov, déclare, dans *L'Oncle Vania* :

« Ceux qui vivront dans cent ans, dans deux cents ans après nous, pour qui nous frayons maintenant le chemin, est-ce qu'ils s'en souviendront, est-ce qu'ils auront seulement un mot gentil pour nous? »

Un mot gentil... Tel est le modeste salaire auquel aspirent souvent les meilleurs, mais il leur est généralement refusé, aujourd'hui comme demain.

Autobiographie

Qui est Anton Pavlovitch Tchékhouv ? : « Il me semble toujours que je trompe les gens avec mon visage trop gai ou trop grave. »

V.A. Tikhonov lui demande une notice biographique, et voici comment il répond :

« Vous avez besoin de ma biographie ? La voici. Né à Taganrog en 1860. Y achève ses études au lycée en 1879. Termine en 1884 ses études de médecine à la Faculté de Moscou. Prix Pouchkine en 1888. Voyage à Sakhaline à travers la Sibérie en 1890 et retour par la mer. Voyage en Europe en 1891, boit du bon vin, mange des huîtres. En 1892, fait la fête avec Tikhonov. Premiers écrits publiés en 1879 dans *La Cigale*. Liste des recueils : *Récits bariolés*, *Au crépuscule*, *Récits*, *Les Gens maussades*; une nouvelle, *Le Duel*. A également péché en matière dramatique mais avec modération. Traduit dans toutes les langues, sauf les langues étrangères. Il y a très longtemps, en fait, que les Allemands l'ont traduit. Apprécié par les Tchèques et les Serbes; et même par les Français. A connu les mystères de l'amour à l'âge de

treize ans. En excellents termes avec ses camarades médecins ou hommes de lettres. Célibataire. Désirerait recevoir une pension. Exerce la médecine et il lui arrive même de faire, l'été, des autopsies médico-légales, ce qui ne s'était pas trouvé depuis deux ou trois ans. Ecrivain préféré : Tolstoï, médecin préféré : Zacharine. Plaisanteries que tout cela. Ecrivez ce que vous voulez. Si vous manquez de faits concrets, remplacez-les par des tirades lyriques... »

Jusqu'à la nuit du 1^{er} au 2 juillet 1904, où il dit, en allemand : « Ich sterbe », je meurs.

Le secret

« Dans mon enfance, je n'ai pas eu d'enfance. »

Anton se souvient :

« On m'interdisait, ainsi qu'à mes frères, tout jeu, tout amusement. [...] En me réveillant chaque matin, je pensais avant tout : serai-je battu aujourd'hui ? »

Après chaque correction, il fallait baiser la main paternelle qui avait frappé.

Le père n'était pas à proprement parler un rustre. Epicier, bistrot clandestin et bourreau domestique, il était avant tout un fou de Dieu, qui n'en avait jamais assez des pompes de l'église orthodoxe. Il avait formé un chœur et enrôlé de force ses fils, pourtant épuisés par bien d'autres corvées, en particulier tenir la boutique pendant que lui passait son temps à suivre les offices. Chanter à l'église, disait-il, fortifie la poitrine des enfants.

« Lorsque, dans mon enfance, je recevais une éducation religieuse, je chantais dans le chœur et chacun en me regardant était attendri ; moi je me

sentais un petit forçat et maintenant je suis sans religion. »

L'enfant, privé de sommeil, fermait les yeux dès que le tyran s'éloignait. Anton, dont la journée avait été dévorée par l'église, l'école et la boutique, laissait tomber sa tête sur son cahier de devoirs. Le fouet de Paul Egorovitch le réveillait. « Sans patron, la marchandise pleure », disait l'épicier.

Il y avait aussi deux petits apprentis, des Ukrainiens arrivés là à dix et douze ans, et pratiquement vendus en esclavage pour cinq ans, travaillant sans salaire de cinq heures du matin à onze heures du soir, juste pour la nourriture et les vêtements. Andriouchka et Graviouchka recevaient bien sûr leur ration de coups.

Il n'est pas besoin de chercher très loin d'où vient la nouvelle *L'Envie de dormir*, histoire d'une petite bonne de treize ans, Varka, privée de sommeil, accablée de corvées et de coups, et qui, pour dormir enfin, étouffe le bébé qu'elle est chargée de veiller.

Pour Paul Egorovitch, battre ses enfants faisait partie de l'ordre naturel de la vie. Anton le rappelle :

« Notre grand-père était battu par les seigneurs et le dernier des fonctionnaires pouvait lui casser la gueule. Notre père était battu par notre grand-père, et nous par notre père. »

Dans *Salle 6*, le suprême argument de Gromov contre la philosophie tolstoïenne du docteur Raguine, c'est ce cri :

« Vous a-t-on battu dans votre enfance ? »

Rencontrant un instituteur, au village de Koutchouk-Koï, Tchékhouv lui demande, de sa voix douce :

« Dites-moi, qui donc bat les enfants, dans votre district ? »

(Je me souviens que, de mon temps, une expression qui revenait souvent, dans la bouche des parents, était : « Tu sens le vieux battu. » Ce qui ne veut pas dire que l'acte suivait la parole. Généralement, on continuait à « sentir le vieux battu ».)

Dans *Les Moujiks*, peinture d'un univers où les femmes et les enfants ne cessent de recevoir des coups, une fillette entre dans une isba, voit un chat, l'appelle. Le chat ne bouge pas. « Il est devenu sourd, dit une petite fille souffreteuse, assise sur le poêle. — Comment ? — Comme ça. On l'a battu. »

On l'a battu...

Quand on a un père comme Paul Egorovitch, on peut s'appliquer, toute une vie, à devenir le contraire. Le père bigot et brutal devient un modèle négatif, celui à qui il ne faudra jamais ressembler.

A sa manière, Paul Egorovitch est ambitieux pour ses fils. Au début de leurs études, il place Anton et Nicolas dans une école grecque, parce que ce sont les Grecs qui tiennent le haut du pavé à Taganrog. En fait, dans une salle misérable, un seul maître règne sur soixante-dix élèves de tous âges, fils de marins, de courtiers, de petits commerçants. Lui aussi, il bat. Au bout de deux ans, Paul Egorovitch constate l'échec de cet ensei-

nement. Les enfants continueront leur scolarité au gymnase russe. Ensuite la pauvreté va pousser le père d'Anton à vouloir, pendant un moment, faire de lui un tailleur. Il y a aussi des périodes où il n'est pas capable de payer l'école, de sorte que le garçon reste à la maison. Malgré tout, on peut dire que Tchékhouv fait d'assez bonnes études. Avec une réserve, due aux circonstances historiques. Un étudiant en sciences agronomiques, Karakozov, avait commis un attentat manqué contre Alexandre II, en 1866. Le tsar en conclut que c'était la science qui favorisait l'esprit révolutionnaire. Au moment où Tchékhouv accomplit sa scolarité, la part de l'enseignement scientifique, dans les gymnases, est réduite à 18 %.

Dans l'univers sordide de la famille Tchékhouv, Taganrog n'a rien à voir avec la cité un peu mythique où est mort de façon mystérieuse le jeune tsar Alexandre I^{er}. (N'aurait-il pas seulement disparu, déguisé en moine, sous le nom de Théodore Kouzmitch?) Ou plutôt si, il y a un rapport. La maison où est mort Alexandre I^{er} et que l'on appelait le Palais possédait une pièce qui avait été transformée en chapelle privée pour l'Empereur. Maintenant, on y célébrait les offices à l'occasion des grandes fêtes religieuses. Pendant une Semaine Sainte, Paul Egorovitch mobilisa trois de ses fils pour chanter un célèbre trio de la liturgie de cette période. Les derniers vers devaient être chantés à genoux, ce qui fait que tout le gratin de Taganrog put voir qu'Anton et ses frères avaient des semelles trouées.

« Chez nous, le petit endroit se trouvait à une

verste de la maison. Il m'arrivait d'y aller la nuit en courant et d'y trouver couché un vagabond. Quelle peur nous avons l'un de l'autre! »

L'enfance sans enfance avait quand même ses enchantements. Pendant un temps, la boutique du père était installée dans une maison bâtie par Vassili Trétiakov, ancien marguillier de la cathédrale et riche commerçant des halles. A l'étage au-dessus, il y avait un casino, tenu par un Français, M. Trille, et ensuite l'hôtel London, où l'on put entendre un certain temps un orchestre de femmes.

Il y a un côté Far West dans cette petite ville au bord de la mer d'Azov, où se mêlent ainsi, dans un parfait désordre, masures, boutiques, lieux de plaisir, auberges pour les marins de passage. Taganrog est décrit avec horreur, avec dégoût, dans la nouvelle *Ma vie*. Le personnage principal, Missaïl, prononce un réquisitoire contre la misère, la sottise, le mensonge, l'injustice, le mépris de la liberté qui s'y perpétuent. « Ils ont oublié Dieu », dit-il en reprenant une locution populaire.

« En quoi ces hommes stupides, cruels, paresseux, malhonnêtes sont-ils meilleurs que des moujiks ivres et superstitieux, ou que des animaux, qui eux aussi s'affolent dès qu'un événement quelconque vient rompre la monotonie de leur vie, limitée par leurs instincts. Je me souviens des chiens, torturés à mort ou devenus fous, des moineaux plumés vifs par des galopins et jetés à l'eau ensuite, et de toute une longue, longue liste de lentes et muettes souffrances que j'avais pu

observer dans cette ville depuis mon enfance. Et je n'arrivais pas à comprendre comment vivent ses soixante mille habitants, pourquoi ils lisent l'Évangile, pourquoi ils prient, pourquoi ils lisent livres et revues. »

Tchékhov écrira à l'architecte Chechtel :

« Taganrog est une très belle ville. Si j'étais un architecte d'autant de talent que vous, je la démolirais. »

Mais bien plus tard et loin de la mer d'Azov, à Paris, en 1898, quelle mouche pique Anton Pavlovitch ? Il rencontre le sculpteur Antokolski et lui fait promettre d'ériger à Taganrog une statue en l'honneur de Pierre le Grand, l'empereur qui avait créé le port. Ce qui fut fait. Pierre I^{er}, en bronze, avance d'un pas fier et décidé. Un monument tout à fait adapté à la laideur ambiante.

Un peu plus tôt, en 1895, le philanthrope Tchékhov avait envoyé des centaines de livres à la bibliothèque publique de Taganrog. Lors d'un séjour à Nice, il achète tous les classiques français et les fait expédier aussi à la bibliothèque de sa ville natale.

Dans *Ma vie*, quelle tendresse ressort du portrait de Missaïl qui, lui, n'a pas pu s'échapper de l'affreuse ville, est condamné à y rester à jamais, après être passé tout près du bonheur. La fin du récit de Missaïl est dans la même tonalité que les dernières répliques de *L'Oncle Vanja*. C'est le même désespoir apaisé qui trouve soudain un peu de douceur.

Les offenses subies par Anton, dans ses premières années, modèlent à jamais son caractère.

Souffrir en silence, à l'épicerie et à l'église, lui donne le goût du secret. L'habitude de ne pas se plaindre, de se sacrifier aboutit à une gentillesse apparente. Il est serviable. Il n'en pense pas moins.

C'est à cause de cette enfance que tant d'enfants sont les héros de ses nouvelles, qu'un enfant est au centre de son premier grand récit : *La Steppe*, où se mêlent ses propres souvenirs et ceux de sa mère qui, toute petite, avait traversé la grande plaine russe, à la recherche d'une tombe, celle de son père.

La Steppe, c'est le long voyage — soixante verstes — qu'Anton faisait en plusieurs jours, sur des chars à bœufs, pour aller passer ses vacances chez son grand-père paternel, régisseur de la comtesse Platov, au village de Kniajaïa. Les sons, les odeurs, les paroles, les images, il n'a rien oublié. L'auberge du bon Moïseï a un modèle bien réel. Ayant pris froid, après un bain dans une rivière glacée, le petit Anton y fut mis au lit pour la nuit.

L'enfance dans la sordide boutique de l'épicier empêchera à jamais Tchékhouv de considérer l'argent de façon simple :

« Je suis en général ombrageux à l'excès dans les affaires d'argent, et menteur malgré moi. [...] J'ai été corrompu par le fait de naître, de grandir, de m'instruire et de commencer à écrire dans un milieu où l'argent joue un grand rôle affreux... »

Son frère Alexandre le confirme : « Qui voudrait croire que ce grave et irréprochable écrivain, cet idéaliste, a connu dans son enfance toutes les



L'UN
EST
L'AUTRE

nrf



92-1 A 72443 ISBN 2-07-072443-3

115 FF tc

Extrait de la publication